

Mme de Valcourt s'était levée précipitamment ; elle avait pris sa fille dans ses bras et la couvrait de baisers.

L'amiral passait fiévreusement ses doigts dans sa barbe. Il était consterné.

—Ma fille, mon Emmeline, mon enfant adorée ! répétait constamment Mme de Valcourt.

La pauvre mère était comme folle, enfin, elle parvint à calmer Emmeline. La crise avait duré un long quart d'heure.

La jeune fille éprouvait le besoin d'être seule, elle se retira dans sa chambre.

—Mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre Emmeline peut en mourir ! dit Mme de Valcourt, lorsqu'elle se retrouva seule avec son frère.

—Elle a ressenti sa plus violente douleur, répondit M. de Sisterne ; les larmes et les sanglots l'ont soulagée. Rassure-toi, nous la consolons, nous la guérirons.

—Veux-tu toujours que nous partions demain ?

—Oui, certes, et plus que jamais !

Plus tard, vers huit heures, Emmeline apprit que sa mère et elle partaient le lendemain matin.

Elle eut un profond soupir et murmura :

—C'est la séparation !

A neuf heures, elle s'enferma dans sa chambre pour écrire au comte de Coulange. Ne pouvant porter elle-même sa lettre à la poste, elle la confia à un domestique qui lui promit de la jeter le soir même dans une boîte.

XXXI

A l'instant même où Eugène quittait le marquis, l'âme désespérée, Gabrielle arrivait à l'hôtel de Coulange. Comme le jeune homme ouvrait une porte du grand salon, qu'il devait traverser pour rentrer chez lui, Gabrielle pénétrait dans le salon par une autre porte. Ils se trouvèrent face à face.

—Bonjour, monsieur le comte, dit Gabrielle en faisant deux pas de côté pour lui laisser le passage libre.

—Ah ! Louise, Louise, ma chère Louise ! prononça-t-il d'une voix entrecoupée...

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, mais qu'avez-vous donc ? qu'y a-t-il encore ?

—Il y a madame Louise, répondit-il tristement, il y a que mon malheur est aujourd'hui complet.

Elle le regarda fixement. Il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose de si douloureux, de si navrant qu'elle se sentit bouleversée jusqu'au fond des entrailles.

—Ainsi, fit-elle d'une voix anxieuse, vous êtes malheureux ?

—Tellement malheureux, Louise, que je voudrais être mort !

Ces mots furent prononcés avec un accent qui la fit frissonner.

—Monsieur le comte, quelle est la cause de votre douleur ? lui demanda-t-elle, en le dévorant du regard.

—Non, non, je ne dois rien vous dire, répondit-il.

Et il la quitta brusquement.

Gabrielle resta un instant immobile, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras ballants, comme paralysée. Soudain sa tête se redressa. De ses yeux semblaient jaillir des étincelles.

—Ah ! murmura-t-elle, je n'ai jamais aussi bien qu'en ce moment senti que je suis mère ! Mon fils souffre, c'est maintenant à moi de le consoler !

Elle s'élança hors du salon en sortant par la porte derrière laquelle Eugène avait disparu.

Le jeune homme venait de rentrer dans sa chambre lorsqu'il entendit frapper à sa porte. A la vue de Gabrielle, qui entra brusquement, il ne put réprimer un mouvement de surprise.

Gabrielle commença par refermer la porte, puis elle s'avança lentement vers Eugène. Celui-ci la regardait avec une sorte d'ahurissement.

—Je comprends votre étonnement, lui dit-elle ; peut-être même êtes-vous mécontent de me voir prendre une pareille liberté.

—Non, madame Louise, je suis seulement surpris...

—Monsieur le comte, je vous demande la permission de m'asseoir, dit-elle d'une voix subitement affaiblie, je suis si émue... il me semble que je vais me trouver mal... j'étouffe !...

En effet, elle était livide et chancelait sur ses jambes.

Le jeune homme s'était empressé d'avancer un fauteuil dans laquelle il la fit asseoir.

—Eh bien, madame Louise, vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-il au bout d'un instant.

—Oui, monsieur le comte, beaucoup mieux, un moment de faiblesse, c'est passé.

Elle respirait avec force. Eugène s'était mis à genoux devant elle sur un tabouret.

—Madame Louise, vous êtes toujours bien pâle, lui dit-il.

Elle répondit en essayant de sourire :

—Pâle comme je l'étais autrefois, quand vous veniez me voir au jardin des Tuileries, et que les enfants m'appelaient la Figure de Cire. Vous souvenez-vous de ce temps-là, monsieur Eugène ?

—Je n'ai rien oublié, ma bonne Louise ; j'avais alors le cœur joyeux ; j'aimais qui m'aimait ; alors j'étais heureux !

—Oui, vous étiez heureux. Je le savais et cela me consolait. Quand j'avais eu le bonheur de vous embrasser, pendant plusieurs jours la source de mes larmes était tarie.

—Louise, vous avez donc beaucoup souffert ?

—Beaucoup.

—Est-ce la douleur qui vous rendait si pâle ?

—Oui.

—Et maintenant, êtes-vous consolée ?

Elle secoua la tête et répondit :

—Pas encore.

—Je comprends cela : il y a des douleurs qui doivent rester au cœur toujours, des plaies qui ne guérissent jamais.

—Peut-être, monsieur le comte. Et, tenez, si vous étiez complètement heureux, il me semble que ce serait la fin de mes souffrances.

—Louise, ma bonne amie, toujours, sans vous en apercevoir, vous me parlez comme une mère parle à son fils.

Gabrielle tressaillit.

—Monsieur le comte, balbutia-t-elle, excusez-moi.

—Vous excuser, Louise, pourquoi ? Vous me faites plaisir. Allez, en ce moment plus que jamais, j'ai besoin de toutes les amitiés.

Il s'empara d'une de ses mains et la serra affectueusement dans les siennes.

Pendant un instant ils restèrent silencieux, croisant leurs regards. Gabrielle reprit la parole.

—Il est temps que je vous dise, monsieur le comte, pourquoi je vous ai suivi jusqu'ici, dans votre chambre. Vous vous êtes éloigné de moi très-vite, sans répondre à une question que je vous adressais. Alors, après un moment d'hésitation, je me suis décidée à venir vous trouver, pensant que vous ne repousseriez point celle que vous appelez autrefois votre bonne amie. Monsieur le comte, je vous demandais tout à l'heure quelle est la cause de votre douleur ; permettez-moi de vous le demander encore. Ah ! ne croyez pas que je me laisse entraîner par une vaine curiosité : je ne pense qu'à votre bonheur, votre intérêt seul me guide. Mon Dieu je vous apporte peut-être la consolation !... Autrefois, c'est vous qui me consoliez ; n'est-ce pas mon devoir de vous consoler aujourd'hui ?

—Malheureusement, ma bonne Louise, répondit Eugène en remuant tristement la tête, vous ne pouvez rien contre ma peine.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle est la conséquence forcée de la position que j'occupe ici, position fautive malgré tout.

Gabrielle se redressa, un éclair dans le regard.

—Quelqu'un se serait-il permis de chercher à vous humilier, en vous faisant sentir que vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange ? lui demanda-t-elle d'une voix vibrante.

—A côté de M. le marquis, de mon père, protégé par lui et fort de ma dignité, je n'ai à craindre aucune humiliation ; mais on me fait sentir, en effet, et d'une façon bien cruelle, que M. de Coulange n'est pas mon père.

—Mais, enfin, qui s'est-il donc passé depuis hier ?

—Vous auriez appris cela demain ou dans quelques jours, autant vaut que vous le sachiez tout de suite.

Il sortit de sa poche la lettre d'Emmeline et la mit dans la main de Gabrielle, en disant :

—Lisez, ma chère Louise, lisez cette lettre de Mme de Valcourt, que j'ai reçue ce matin.

Gabrielle lut rapidement.

La lettre était tombée sur ses genoux. Un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

—Comprenez-vous, Louise, comprenez-vous ? dit Eugène avec douleur. Mon malheur est-il assez grand ! Ah ! tous mes beaux rêves d'avenir sont finis !... Je suis un désespéré !

—Non, répliqua Gabrielle d'une voix forte, non, ne désespérez pas !

—Vous avez lu... Où est l'avenir, maintenant, où est le bonheur ? Emmeline est perdue pour moi... Vous voyez bien que je n'ai plus rien à espérer.

—Et moi je vous dis encore que vous devez espérer.

—Ah ! vous n'avez pas bien compris ce que m'écrit Emmeline. Mme de Valcourt et M. de Sisterne ont appris que je ne suis pas le fils du marquis de Coulange. Ce qui s'est passé ensuite, je le devine : l'amiral, homme rigide, absolu dans ses principes, qui sacrifie tout au devoir et à l'honneur, l'amiral n'a plus trouvé que mon mariage avec sa nièce fût possible. Je ne dis pas qu'il me crut indigne ; non, sans doute ; mais il ne veut pas donner pour mari à sa nièce un homme qui ne porte point le nom et le titre de comte de Coulange par droit de naissance.

Le marquis et la marquise m'ont ouvert leur bras, en m'appelant leur fils, et Maximilienne, la plus noble créature qu'il y ait eu monde,